

Sous la direction de

Bernard Golse
Armelle Barral

De la clinique à la recherche

Autismes et psychanalyses – V



Camila Saboia

La place du corps dans la clinique de l'autisme. Nouvelles perspectives cliniques ?

Ce travail a comme objectif de penser la place du corps dans la prise en charge de l'autisme à partir de sa double dimension, c'est-à-dire suivant la perspective du corps de l'enfant aussi bien que de l'analyste. Nous qui travaillons auprès de ces enfants sommes fréquemment invités à réfléchir à l'importance du corps comme point de départ de la construction du psychisme. C'est la raison pour laquelle nous vivons de façon intense et continue le besoin de leur prêter « notre corps » et « notre pensée » pour qu'ils puissent, ainsi, reprendre le processus de construction de leur subjectivité.

Pour développer cette idée, j'exposerai ici le cas clinique de Louis, un enfant de 5 ans et demi, pris en charge depuis l'âge de 11 mois. Cet enfant m'a énormément appris sur les problématiques et les enjeux des angoisses primitives de morcellement et de liquéfaction du corps, si présentes dans le fonctionnement autistique. Cela m'a conduite à considérer comme l'un des axes

centraux du traitement de ces enfants la construction du corps à partir de l'expérience du jeu et de « l'entre jeu » entre le corps de l'analyste et celui de l'enfant, à la recherche d'un plaisir partagé.

Dès les premiers entretiens avec Louis et ses parents, j'avais été frappée par sa passivité face à la convocation de l'autre et par son manque d'intérêt à explorer l'environnement. Il ne vocalisait pas, ne soutenait aucun dialogue *œil-œil* et, dès que ses parents l'asseyaient, il restait paralysé, ce qui semblait révéler un corps rigide et inexistant. Quand je proposais de lui faire des chatouilles aux pieds avec une plume d'un jeu coloré qui attirait son attention, Louis ne manifestait aucune sensation de plaisir avec son corps, comme s'il ne sentait pas ses membres inférieurs, révélant un clivage horizontal (Haag, 1985) accompagné de possibles failles dans la construction de son image corporelle. Ces failles semblaient être le résultat d'un corps de bébé complètement rigide et plat, ce qui avait été aussi mon observation lorsque j'avais visualisé les enregistrements de vidéos familiales de sa première année de vie. J'étais étonnée par les images de Louis, qui révélaient l'absence de mouvements rythmiques et circulaires avec ses mains, et l'absence de mouvements généraux de son corps à l'âge de 2 mois et demi.

Il est important ici de faire référence aux recherches actuelles qui soulignent la pauvreté ou la mauvaise qualité des mouvements généraux (MG) comme des signes importants d'entraves dans le processus de la subjectivation du bébé, allant même jusqu'à la possible installation de la pathologie de l'autisme (Muratori et Maestro, dans Laznik, 2020). Cela vient renforcer les hypothèses soutenues par quelques psychanalystes sur l'importance des expériences sensori-motrices du corps comme matériel de la symbolisation primaire. Je citerai ici Didier Anzieu (1987) dans sa proposition de « signifiants formels », Piera Aulagnier dans sa notion de « pictogrammes » (Aulagnier, 1981) et, suivant les perspectives de la psychanalyse plus contemporaine, Geneviève Haag avec son concept de « boucles de retour », mais aussi René Roussillon (2004) avec son hypothèse de « pulsion messagère ».

Chacun d'entre eux prend en compte les expériences précoces du corps comme point de base du processus de la subjectivation.

Dans cette perspective, nous pouvons alors penser que les pathologies de l'autisme et d'autres pathologies psychiques trouvent leurs origines dans des entraves sensori-motrices vécues par le corps du bébé, en mettant en difficulté son processus de symbolisation primaire, puis son accès à l'intersubjectivité. Il s'agit ici d'un moment de la vie psychique du bébé qui précède la représentation de l'objet, compte tenu du fait qu'il s'agit plutôt d'un temps primitif du développement associé *au lien ou rapport avec l'objet (liaison de l'objet)* et, par conséquent, à la mise en place des *enveloppes psychiques* du bébé. En partant de cela, il nous semble important de considérer le corps comme un vecteur de communication, puisque celui-ci nous raconte, par son langage propre (*langage analogique* comme nous le rappelle B. Golse, 2006), la qualité des rencontres vécues entre le bébé et l'objet maternel. Celui-ci ayant comme fonction primaire d'assurer un espace de contenance construit par l'expérience du propre *touché/collé* entre le corps du bébé et le corps de la mère, ainsi que le propose G. Haag quand elle souligne la place de « l'identité adhésive » dans le registre de la constitution de l'enfant normal et non de l'enfant pathologique, celui-là devant vivre encore la continuité nécessaire de fusion avec l'objet.

Les images que je vois de Louis bébé semblent nous raconter l'absence probable d'une rencontre d'un bébé avec un environnement capable de lui offrir « l'expérience du miroir », si importante pour la mise en place du « sentiment d'entourance » (Haag, 1991). Par exemple, ses jambes restent inertes et sa main droite est la seule à bouger, selon un mouvement raide et sans rythme, dans un geste brusque sans aucune intentionnalité, qui semble s'adresser au vide. Il n'y a aucun geste de jeu entre les mains : à l'âge de 4 mois par exemple, il n'y a pas de gestes de rassemblement des mains droite et gauche. Puis, à l'âge de 6 mois, j'observe d'évidence un corps collé au parquet, incapable de rouler ou de se plier sur lui-même,

ne faisant aucun mouvement circulaire et d'entrecroisement entre les mains et les jambes, empêchant la mise en place d'images sphériques motrices, celles-ci représentant la forme la plus primitive du double retournement, configurant les premiers temps du jeu pulsionnel par lesquels nous observons le mouvement du bébé vers l'autre (boucles de retour).

Geneviève Haag, dans son célèbre article de 1985 « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps », explique que la façon dont le bébé se « tient » et se « prend » en rassemblant ses mains et ses pieds nous raconte quelque chose sur la qualité d'interrelation avec la mère. Selon l'auteur, la capacité du bébé de rassembler ses expériences corporelles vécues à partir de la rencontre avec l'autre va lui permettre de construire la sensation d'avoir un squelette interne (Bion cité par Meltzer, dans Haag, 1985) dont la fonction est d'offrir le registre primaire de l'existence d'un *axe central* ; celui-ci permet que le bébé intègre les côtés droit (côté maman) et gauche (côté bébé) de son corps, puis la mise en place de l'entrecroisement des hémisphères supérieur et inférieur, lui donnant les conditions nécessaires pour construire son *enveloppe corporelle* et avoir les sensations de contenance/peau, ce qui le protégera des sensations de démantèlement.

Louis me raconte toutes ses difficultés précoces pour co-modéliser ses expériences sensorielles lorsqu'il me montre sa sensibilité au bruit ou refuse, par exemple, de jouer avec la pâte à modeler, avec les peintures ou d'explorer avec les mains le sable de la plage ou du terrain de jeu de la crèche. À l'âge de 15 mois, il commence à marcher sur la pointe des pieds, période durant laquelle il débute un travail hebdomadaire d'intégration sensorielle qu'il suivra jusqu'à l'âge de 4 ans.

Le fait que le corps de Louis n'ait pu vivre cette expérience précoce de rassemblements sensoriels, c'est-à-dire la synchronie polysensorielle, explique le registre d'un corps marqué par le fonctionnement bidimensionnel, un corps encore collé à celui de sa mère : cela explique la difficulté de Louis, jusqu'à l'âge de 24 mois,

à quitter les genoux de sa mère pendant les séances. Les crises de colère étaient aussi fréquentes quand il la perdait de son champ de vision. Il aura fallu beaucoup de travail pour que sa mère ne le porte plus dans le porte-bébé (ou ne lui donne plus le sein, ou dorme dans un lit séparé), ce qui fut acquis seulement au cours de la deuxième année de travail analytique. Ces faits expriment le besoin de chaque partie de ce couple mère-bébé de rester collées l'une à l'autre pour exister.

Cette hypothèse se confirme lors d'une séance avec les parents sans la présence de Louis, à la veille de la naissance de sa petite sœur, alors que sa mère me dit : « En ce moment, je repense beaucoup à l'accouchement de Louis et je me rends compte qu'il y avait chez moi un désir de le garder en moi, comme si les mouvements de contraction allaient dans un sens contraire, non pas pour le pousser "dehors" mais pour le garder au "dedans" de moi, dans mon ventre, comme si j'avais peur de le perdre. »

Comment exister sans « se perdre » ? C'est une question que Louis semble formuler *par son corps et dans son corps*, cherchant à comprendre que deux font trois et non un seul, comme nous le rappelle B. Golse (2006). Comment amener Louis à comprendre que, pour qu'il y ait une séparation, il faut d'abord une rencontre ? Quels enjeux sont nécessaires dans mes interventions pour que mon corps, dans la condition d'analyste, puisse lui offrir le registre d'un « corps miroir », c'est-à-dire d'un « double », pas *identique* mais *semblable*, dans lequel il est possible de « glisser et danser au rythme des petites différences » (Haag, 2018b) ?

Nous savons que l'absence d'un vécu de co-modélisation sensorielle déclenche l'expérience d'un corps non intégré, raison pour laquelle Louis, encore à l'âge de 2 ans et demi, refusait de jouer avec le corps, de se cacher ou de jouer à entrer et sortir (dehors/dedans) dans les tuyaux et les boîtes présents dans la salle. Cela signalait peut-être sa peur de se perdre en se collant à son fantasme maternel. La seule façon d'établir des moments d'échange avec lui passait par la musique. Tout spécialement une chanson

qui marquait bien la rythmicité et l'alternance entre présence et absence. À l'âge de 22 mois, Louis commence à dire quelques mots de façon écholalique, période pendant laquelle il commence des séances, à raison d'une fois par semaine, avec un orthophoniste qui le prendra en charge jusque l'âge de 3 ans et demi.

À cette époque, Louis commence à s'intéresser au jeu de la dinette et découvre un ensemble de fruits en bois que l'on découpe au milieu. Il passe toute la séance très intéressé à coller et décoller les deux moitiés de ces fruits en bois. En s'investissant dans ce jeu, Louis nous raconte ses propres angoisses de son expérience bidimensionnelle d'un corps pas encore bien attaché, faute de la présence d'un axe vertical. Il faudra beaucoup de travail pour que Louis puisse abandonner son intérêt pour le fruit, qu'il amenait à droite, à gauche, dans une tentative de s'agripper et de s'assurer que les objets puissent se séparer sans être complètement détruits.

Comment alors se séparer sans être détruit ? Comment vivre l'expérience de séparation quand on n'a pas encore le registre de soi, ou le registre d'un axe corporel capable de soutenir le corps pour ne pas tomber dans le vide ?

Ce fruit, une pomme divisée et collée, que Louis lui-même un jour avait appelée *Louis-pomme*, raconte les enjeux vécus par lui d'un corps en état fusionnel avec le corps de sa mère. Cette trace d'identification adhésive se révélait pendant le jeu, quand son personnage n'avait toujours qu'une seule jambe telle sa mère. Je me souviens que j'intervenais en disant qu'il était comme Saci, un personnage du folklore brésilien connu de tous les enfants, qui n'a qu'une seule jambe. À son propos, il disait que lui-même était comme sa mère, avec une identification « trop pareille » dans laquelle aucun espace de différenciation n'était possible.

Pendant quelques séances, durant lesquelles il cherche aussi mon corps, pour s'assurer que mes jambes sont en dessous de mon pantalon, il répond avec excitation en s'agrippant à mon dos, pour m'inviter ensuite à jouer à cache-cache en me cherchant du regard. Pour finir, il s'installe sur mes genoux de façon à bien serrer son

dos sur ma poitrine. Dans une recherche d'un plan d'arrière-fond, sur lequel il puisse vivre l'expérience d'un *holding* capable de le soutenir et d'intégrer son corps. C'est ainsi, par l'intermédiaire de ce jeu corporel dans un plaisir partagé, qu'il commence à habiter son propre corps. Cette exploration se manifeste au moment où il abandonne son intérêt pour les jeux de collage des moitiés de pomme, pour passer maintenant au jeu d'incorporation de la grenouille, qui saute, qui monte, descend, tombe et retombe.

Comme nous le notions plus haut, G. Haag nous signale l'importance de la construction d'un axe vertical, ressenti par l'enfant à partir de ce *fantasme de soudure* construit par la mise en place d'une sorte de *squelette interne*, dans lequel le bébé projette et introjecte son expérience de rencontre avec l'autre pour établir un circuit relationnel (boucles de retour).

Louis semble alors construire cet axe corporel quand il se met à jouer à construire et reconstruire les tours, ou s'intéresse aux mouvements des ascenseurs et à la hauteur des immeubles autour de lui, visibles par la fenêtre. Pendant plusieurs séances, il regarde par la fenêtre de mon cabinet, situé au huitième étage, observant la rue, et me demande ce qui se passerait s'il tombait par la fenêtre. Je lui réponds que j'imagine que ce n'est pas évident de tomber et d'avoir le corps « tout cassé » ; il me regarde et s'agrippe à mon cou, comme s'il fallait prêter mon corps pour le soutenir de ses angoisses primitives de liquéfaction ou de chute dans le vide. Après une séance au cours de laquelle il a pu parler de ses angoisses, il revient lors de la séance suivante avec sa petite couverture pour me demander de l'envelopper et de jouer ensemble à cache-cache sur le divan. Ce jour-là, Louis semble ressentir le plaisir d'un jeu partagé dans lequel il est possible de rester avec l'autre, sans pour autant avoir le recours de rester collé au corps de l'autre, n'ayant plus la peur de se perdre lorsque l'autre n'est plus visible.

Il me semble que Louis avait déjà vécu ce sentiment de réassurance de base pour pouvoir soutenir son traitement en ligne au moment du confinement, pendant une longue période de

huit mois. Durant cette phase, Louis put m'exprimer sa capacité à tenir le lien transférentiel avec moi, malgré ma présence derrière l'écran. Il se montrait toujours très content de me voir pendant nos deux séances hebdomadaires, et à chaque fin de séance il signalait la problématique de la séparation en refusant de quitter la salle de réunion. Pendant les séances en ligne, l'importance d'avoir l'un de ses parents à côté de lui était évidente également, pour le rassurer sur la présence d'un corps réel et présent, expliquant la façon si récurrente dont il s'adressait à eux, dans la recherche d'un arrière-fond pour modéliser les affects vécus pendant les séances, ou bien même ses angoisses de séparation et de tomber dans le vide. À propos de ces angoisses primitives vécues transférentiellement avec moi, lors d'une séance l'écran de l'ordinateur s'éteint de façon inattendue et mon image est remplacée par un écran noir. Louis – effrayé – me demande si je suis tombée. Cette scène le renvoie à ses propres expériences de liquéfaction, à sa crainte de tomber dans le trou noir, comme disait F. Tustin (1981), raison pour laquelle il me demande de me montrer à lui en entier pour être sûr que mon corps, qui l'a soutenu à de nombreuses reprises, est toujours vivant et entier.

Il est important ici de se demander si, en effet, la prise en charge en ligne est capable de donner à ces patients, au milieu du processus de construction de leur moi corporel, la possibilité de vivre de façon « suffisamment proche » l'expérience de la présence d'un corps vivant et présent, capable de leur offrir le *holding* nécessaire à la reprise de leur processus subjectif. Il s'agit de savoir s'il est possible, ou pas, d'offrir à ces patients l'expérience de la présence d'un corps tridimensionnel par la voie de la bidimensionnalité de l'écran. Ces questions ont toujours été là, dans mon écoute clinique, pendant les huit mois au cours desquels j'ai accompagné Louis en ligne.

C'était plutôt au moment où nous avons repris les séances présentes, où Louis a pu compter sur la présence vive de mon corps, qu'il a pu alors revisiter et avancer sur les problématiques de

séparation entre son corps et celui de sa mère. Il me raconte, par le jeu de faire-semblant, le bébé qui revient collé au corps de sa mère et qui est si content de savoir que sa mère ne travaille plus en dehors de leur maison. Il me raconte également, par le jeu de l'histoire de la petite maison en forme d'avion qui voyageait autour du monde, sa propre expérience du confinement, période durant laquelle le monde se limitait à sa maison. Il a été aussi curieux de noter que cet avion, capable de voyager et de rassembler toutes les personnes de sa famille dans une sorte de cabine, n'avait pas de partie arrière, comme s'il n'était composé que de deux ailes et d'une partie frontale, ceci étant peut-être sa façon de me représenter son manque d'un corps entier, ressentant son propre manque de *la présence d'un arrière-fond* de son corps. Dans ce jeu, au fur et à mesure que le bébé arrivait à se décoller du corps de sa mère, Louis disposait le bébé bien assis en face du personnage de la mère qui conduisait l'avion. Par la suite, il répétait qu'il était important que la maman puisse bien regarder le bébé précisément lorsqu'elle l'attachait bien assis en face d'elle, pour le prévenir de toute chute du siège ou bien même de l'avion, avec le risque d'avoir son corps morcelé. Louis semblait alors, par le jeu, mettre en évidence l'importance de la justesse de la combinaison du regard avec l'expérience de la présence de l'appui-dos, comme condition *sine qua non* de la construction du moi corporel, comme le souligne G. Haag (2018).

Ayant repris le « jeu des ascenseurs » qu'il avait avant la période de confinement, Louis a pu exprimer ce corps, qui pouvait désormais être regardé sans être collé, avec des ascenseurs qui à présent semblaient jouer un rôle d'*objet de contenance*, dont la fonction était de rassurer les personnages, de ne pas les laisser tomber. Il exprimait ainsi que « les ascenseurs qui montent et qui descendent ne laissent pas maman et bébé se perdre ni même avoir froid ». Lorsque j'ai interprété devant lui qu'il est bien d'avoir quelque chose qui nous tient bien au chaud et qui soutient bien le corps, il m'a regardé et demandé : « Je ne me perds pas ici, n'est-ce pas ? » Je lui ai répondu que c'est vrai qu'ici j'avais pu lui prêter plusieurs

pois mon corps pour bien le soutenir, et lui ai rappelé les séances d'avant le confinement au cours desquelles il me racontait sa peur de tomber par la fenêtre et l'ascenseur.

Par la suite, Louis dessina une maman qui laisse tomber son bébé par la fenêtre et qui le regarde tomber (peut-être ici Louis nous raconte-t-il son vécu de l'absence du dialogue œil à œil, si structurant dans les expériences précoces du bébé). Cette mère n'avait pas une corde assez forte pour retenir le bébé, ni la présence d'un papa encore plus fort et plus grand pour l'aider à le soutenir, dans une narrativité qui m'amenait aussi à penser que Louis était désormais capable de mettre en scène la problématique de la bisexualité et la présence d'un tiers.

Pendant plusieurs séances, il répéta les scènes de fenêtres en forme de croix, ce que j'interprète comme s'il voulait raconter ses tentatives de construire les deux axes de son corps. C'est le moment où Louis commence à faire des gestes répétitifs, en tenant toujours avec sa main droite son zizi. J'interprète en lui traduisant qu'il semble vouloir s'assurer que les deux côtés de son corps sont bien attachés au milieu. Il me répond en disant qu'il a deux zizis (un du côté droit et l'autre du côté gauche) et me demande à la suite si j'ai deux zézettes. Je lui réponds par la négative en lui expliquant qu'il n'en existe qu'un (ou une) attaché(e) aux côtés droit et gauche, en formant un seul corps.

Quelques séances plus tard, il reprend de nouveau la scène du bébé qui tombe par la fenêtre par une corde, raconte que la maman avait fait un autre bébé, mais que cette fois la corde était si forte qu'elle empêchait le bébé de tomber. Ensuite, il dessine une mère, un bébé à l'intérieur d'un cercle, comme s'il voulait maintenant me raconter que cette fois-ci il est possible d'avoir une peau commune, capable de lui offrir le *holding* et le vécu d'arrière-fond pour ne pas tomber dans le vide (dessin 2). Puis il se met à dessiner chaque personnage de sa famille en cercles séparés (dessin 3), il rajoute que cette fois ils sont entiers et transforme les cercles en pomme. Je reprends alors l'histoire de Louis-pomme de deux ans

auparavant, au travers de laquelle il m'exprimait sa tentative de rassembler les côtés droit et gauche de son corps avec le jouet de la pomme en bois qu'il collait et décollait. Il semble comprendre et dessine ensuite la famille, sans entourer chaque personnage d'un cercle (dessin 4) (comme s'il n'avait plus besoin de sentir la présence concrète d'un enveloppement), et m'exprime que, cette fois, ce ne serait pas si grave si le bébé tombait car la mère peut faire un autre « bébé entier ». J'interviens en disant que c'est très bien de savoir que ce bébé peut compter sur la présence d'une maman qui pourrait désormais lui offrir un corps entier.

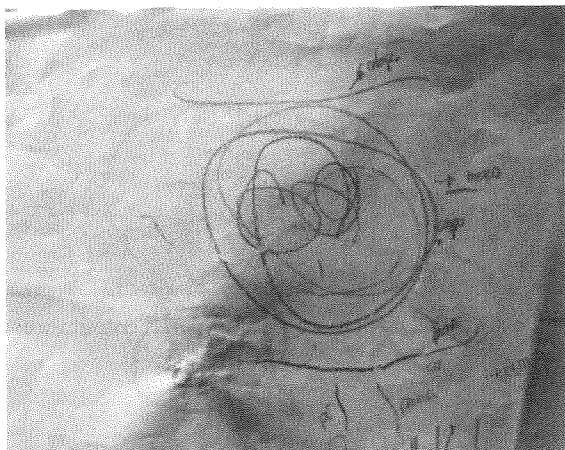
Ces constructions vécues avec Louis pendant ces années de traitement mettent en évidence l'importance pour l'analyste de prendre comme direction clinique les enjeux de la construction d'un moi corporel comme point de départ de la reprise du processus de maturation psychique. Cette hypothèse est actuellement renforcée par les nouvelles recherches qui montrent comment de possibles entraves du processus de rassemblement des différents flux sensoriels peuvent empêcher celui de l'organisation sensori-motrice du corps en inhibant la mise en place du processus d'accès à l'intersubjectivité. Pour conclure, nous pouvons dire que ces nouvelles perspectives cliniques renforcent aussi l'importance de notre corps assurant la présence d'un « double » qui permet à l'enfant de se construire sans avoir la crainte de se perdre dans les petites différences de l'autre, comme nous le rappelle G. Haag (1985) à propos de la dynamique du *pareil et du pas pareil*.

BIBLIOGRAPHIE

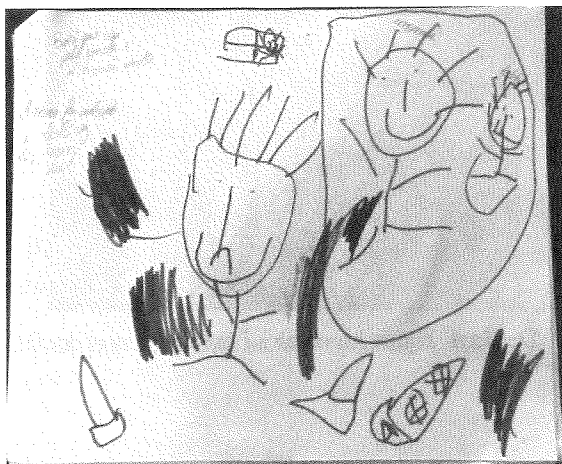
- AULAGNIER, P. 1981. *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge ».
- ANZIEU, D. 1987. « Les signifiants formels et le Moi-peau », dans *Le Moi-peau*, 1^{re} éd., Paris, Dunod, p. 1-22.
- GOLSE, B. 2006. « Les précurseurs du langage et de la communication. Structure des états ou structure des processus ? À partir d'une

- recherche en cours à l'hôpital Necker-Enfants malades (programme PILE) », dans *L'être-bébé*, Paris, Puf, p. 217-257.
- HAAG, G. 1985. « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 33, n° 2-3, p. 107-114.
- HAAG, G. 1991. « Nature de quelques identifications dans l'image du corps. Hypothèses », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 10, p. 73-92.
- HAAG, G. 2007. « Réflexions sur quelques particularités des émergences de langage chez les enfants autistes », dans B. Touati, F. Joly, M.-C. Laznik (sous la direction de), *Langage, voix et parole dans l'autisme*, Paris, Puf, p. 145-165.
- HAAG, G. 2018a. « Le dos, la présence d'arrière-plan, le regard et la peau », dans *Le Moi corporel. Autisme et développement*, Paris, Puf, p. 69-91.
- HAAG, G. 2018b. « Hypothèse sur la structure rythmique de la première contenance », dans *Le Moi corporel. Autisme et développement*, Paris, Puf, p. 61-67.
- LAZNIK, M.-C. 2000. « La théorie lacanienne de la pulsion permettrait de faire avancer la recherche sur l'autisme », *La célibataire*, n° 4, p. 67-78.
- LAZNIK, M.-C. 2020. « Comment les difficultés de la motricité du nourrisson peuvent mettre en échec les premières organisations significatives avec son Prochain Secourable », *JFP*, n° 49, *Bébés à risque d'autisme*, p. 10-14.
- ROUSSILLON, R. 2004. « La pulsion et l'intersubjectivité », *Adolescence*, tome 50, p. 735-753.
- TUSTIN, F. 1981. « Les objets autistiques », dans *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 193-220.

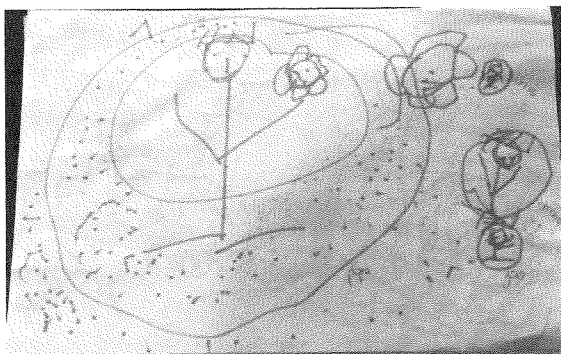
ANNEXES



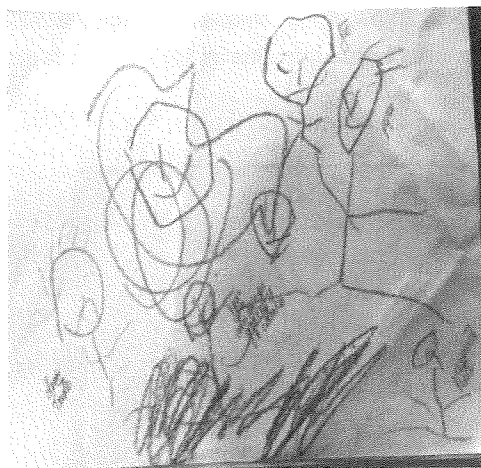
Dessin 1. Figure humaine à l'âge de 3 ans et demi



Dessin 2. La peur de tomber dans le vide



Dessin 3. Louis-pomme et sentiment d'entourance



Dessin 4. Figure humaine à l'âge de 5 ans et demi